




Alain Borer

Entretien

avec Anne Segal et Gérard Cartier

L'entretien avec Alain Borer est écoutable sur la [Sonothèque](#) ou à partir de l'icône . Pour cette retranscription, l'entretien a été légèrement amendé.

AS : Alain Borer, bonjour et merci de nous accorder cet entretien. Nous allons essayer de faire avec vous un état des lieux de la langue française. Vous êtes poète, essayiste, critique d'art, auteur pour le théâtre, grand voyageur et romancier. Spécialiste international d'Arthur Rimbaud, auquel vous avez consacré trente ans de recherches. Professeur d'enseignement artistique à l'École Supérieure des Beaux-arts de Tours, visiting professor en littérature française à l'University of Southern California (Los Angeles). Également Président du Printemps des Poètes. On peut signaler que vous avez écrit une théorie de la création poétique. Vous avez reçu de nombreuses récompenses, parmi lesquelles le Prix Édouard Glissant en 2005 (décerné par l'Université de Paris VIII pour l'ensemble de votre œuvre), le Prix Apollinaire en 2008, et pour « De quel amour blessée, réflexions sur la langue française », paru fin 2014 (Gallimard, collection blanche), vous avez reçu le Prix François Mauriac 2015 ainsi que le Grand Prix Deluen de l'Académie française.

De quel amour blessée est un constat très documenté, fouillé, érudit – et d'autant plus alarmant – sur l'invasion de notre langue par l'anglais et sur ses conséquences sur notre culture. Votre constat est extrêmement sévère : notre langue perd peu à peu ce qui faisait sa force ; elle est entrée dans un processus mortifère. Vous dites qu'aujourd'hui « les français parlent le français deuxième langue ». Quel a été le déclencheur de ce livre, que l'on sent bien être de longue haleine ?

AB : Je vous remercie de votre présentation et de votre question parce qu'elle est intime et m'importe. J'étais à Los Angeles en 2012, à écrire un livre auquel je travaille depuis de longues années sur une théorie de la poésie et j'aimerais vous en parler, parce que nous parlons aussi entre poètes à Secousse. Je tenais quelque chose comme un modèle, qui m'importe beaucoup et à partir duquel je crois que l'on peut voir clair. À cet instant, m'appelèrent deux amis. André Velter et Jean-Marie Laclavetine, l'un et l'autre poète et romancier bien connus, étant éditeurs, m'appelaient en cette qualité à la Banque Centrale. Et ils me disent : « Arrête de travailler (à un livre auquel, d'ailleurs, ils m'avaient invité) et travaille sur la langue française ». Cela me semblait tout à fait impossible. C'est trop difficile ! Et j'avais d'ailleurs une bonne foulée pour écrire mon autre livre, perdu depuis. Ils ont insisté et je me suis décidé – sans quoi je n'aurais pas été en mesure de décider moi-même un tel livre. Et ici, une chose très étonnante, qui ne vous échappait point, c'est que l'écriture établit une sorte de filet ; et des éléments, des idées, des souvenirs me sont remontés (je peux le dire vraiment) de toute ma vie dans ce livre, que je n'eusse pas été en mesure d'écrire en 2 ans. Cela me semble pour moi-même incroyable, parce que c'est en effet un travail de toute une vie. J'en ai retrouvé 72 points précis, qui remontent à travers ma modeste biographie, jusque très anciennement (5-6 ans pour la première idée), de sorte que ce livre constitue, par maïeutique, une

délivrance (un mot où entendre le mot *livre*).

Anglais, globish, anglobal, angolais...

GC : Votre livre débute par une anecdote très éclairante, qui vous met en position de parler de ce que vous appelez l'angolais...

AB : Il faut distinguer 4 formes de la question dite *anglophone* aujourd'hui. La première concerne l'anglais, bien sûr : une langue qui est une bouture de la langue française et refuse de le savoir. Aux États-Unis, depuis 10 ans (j'y retourne pour une 11^e année), j'entends sans cesse des collègues (par exemple), cultivés, intelligents, et francophiles, qui me disent : « *Do you have a word in French to say : adult, debit, fonction, gestion, harmony, important, liberal, manifestation, nature, obese, question, sex, tradition, unifier, vision ?* » Ils ignorent ce fait linguistique, qui n'est pas une opinion mais bien un fait, selon lequel l'anglais est composé de 37 000 mots français, c'est-à-dire l'équivalent du 2^e dictionnaire de l'Académie Française en 1835, ce qui représente 63% du vocabulaire anglais ! Cela constitue du reste, ce que l'on appelle un symptôme. Et notez que c'est un symptôme collectif. Dans l'Empire anglo-saxon, aussi bien en Australie que partout, l'on refuse de savoir d'où l'on vient. Imaginez ce qu'il en serait dans notre culture si l'on refusait de savoir que l'on parle latin. Et ce symptôme s'articule avec, je le dis après analyse, un symptôme profondément, immensément hégémonique. Cela les concerne et ils ne sont pas moins nos amis. L'anglais, je m'en écarte car je veux m'intéresser uniquement à ce qui se passe (et la chose est très grave : nous sommes en état d'urgence, sans le savoir), dans la langue française.

Pour cela, il faut distinguer un 2^e registre. C'est celui que l'on appelle le *globish*. Vive le *globish* ! Il nous permet de traverser les Indes : « *Please Sir, can you say for me where is the next station ?* » [avec l'accent indien] et c'est très utile. Il faut toutefois s'inquiéter du fait que dans un mouvement hégémonique le *globish* devient de plus en plus la langue des sciences.

Troisièmement, il faut distinguer l'*anglobal*. C'est tout à fait autre chose. J'appelle *anglobal* un fait tout à fait nouveau dans l'histoire de la langue française, qui fait que l'on ne remplace plus les mots auxquels on substitue des mots anglais. Ainsi par exemple « *booster* », « *checker* » viennent à la place de mots français. Cela n'a jamais eu lieu dans l'histoire de France. J'en ai compté 800. L'*anglobal* est donc un phénomène parasite, dans lequel la langue est asphyxiée dans la fabrique des mots, et qui se caractérise par une substitution, c'est-à-dire une préférence, soit imaginaire, soit réelle. Soit imaginaire, parce que l'on croit préférable (comme Emmanuel Valls dit « *French bashing* »), d'employer un mot anglais ; soit réelle, parce qu'il est devenu une capitulation et que l'on ne peut plus dire autrement si l'on pratique certaines disciplines comme la diplomatie, le sport, et maintenant les mathématiques (depuis 2013), la finance (depuis les années quatre-vingts). Toutes sortes de domaines de capitulation passent de l'imaginaire au réel. Ce phénomène de l'*anglobal* est un symptôme nouveau. Comme vous le savez, il y eut à la Renaissance de 16 000 à 30 000 mots italiens qui furent importés en langue française : par exemple, *guerra* devint *guerre*. Dans ce cas, il y a eu *usinage* sur place ; ce que Paulhan appelle, dans *Les fleurs de Tarbes*, la nécessité pour les fleurs de se reproduire par leurs racines (d'où interdiction de venir avec des fleurs coupées !). L'*anglobal* est massif, l'une des causes principales étant l'hégémonisme militant de l'empire anglo-saxon et de ses collaborateurs français, une

autre étant l'abandon du latin.

Quatrièmement, et enfin, il faut distinguer (et discerner de l'anglobal) ce que j'appellerais *l'angolais*, parce que l'angolais est une fabrication locale (gallo-romaine, gallo-ricaine désormais) de mots anglais pour singer le maître. Ainsi la SNCF, qui a une vieille tradition de collaboration, à peine a-t-elle abandonné le transport sinistre que l'on sait, qu'après les S'Miles (qui sont parfaitement et hautement ridicules), elle se voue désormais au *Ouigo*. Le *Ouigo* fait vraiment rigoler, *ouigoler* : c'est de l'angolais ! Et c'est en haut-lieu déjà que cela se produit. La trahison des clercs est un vieux phénomène, dénoncé par Julien Benda en 1927, mais il ne concerne pas que les clercs, c'est la société toute entière qui s'engouffre dans cette préférence imaginaire. Les politiques eux-mêmes. Ainsi Raffarin pratiquait-il l'angolais lorsqu'il fit cette piteuse inversion de la « *positive attitude* », en qualité de premier ministre ; ou bien l'un de ses successeurs, un autre premier ministre, Jean-Marc Ayrault, pratiquait-il à son tour l'angolais lorsqu'il décréta devant les caméras réunies la « *Silver economy* ». J'étais ce jour-là avec un collègue américain, je lui expliquai ce qui se passe en haut-lieu, et le collègue américain ne comprenait pas. Que se passe-t-il dans le cas de l'angolais ? Il y a imitation du maître : la langue du maître devient imitable ; on ne sait plus trop comment parler notre propre langue ; on s'adresse à un être imaginaire de l'autre côté des mers, lequel se moque de nous puisque l'on imite mal. Ce message a été déjà lancé par Giscard d'Estaing en 74 : un message d'infériorisation. Non seulement, disait-il dans son fameux et pitoyable discours depuis le balcon de la rue de la Bienfaisance, le soir de son élection, non seulement l'anglais devient la langue internationale, disait-il (en parlant cet anglais lamentable), mais encore il s'infériorisait. Ce phénomène d'infériorisation caractérise *l'angolais*. Notez bien que l'on ne peut exciper de la mondialisation. La mondialisation c'est le globish ; l'angolais c'est la colonisation. Pourquoi ? Parce que la langue française est une langue internationale. Je veux dire que dans sa morphologie (et non pas dans sa politique), elle produit une catégorie universalisante. Je peux m'expliquer clairement et longuement là-dessus. Une catégorie universalisante, c'est-à-dire que la langue française n'a aucune racine végétale. La langue française est déterritorialisée. Et ce qui se passe avec l'angolais c'est que l'on re-territorialise. On se conduit en galloricain. Personne d'autre ne parle cet anglais des galloricains. Donc il y a, là, symptôme flagrant, avec *Ouigo* par exemple, de colonisation. Attention !... d'autocolonisation, rejoignant le phénomène hégémonique.

Les qualités de la langue française

GC : Vous mettez en valeur les qualités de la langue française, qui sont d'ailleurs unanimement reconnues, la clarté et la logique, qui en ont fait la langue par excellence de l'analyse et de la pensée (et qui ont longtemps fait du français une langue diplomatique) ; alors que l'anglais, plus concis mais plus ambigu, serait la langue de l'agir. Pourriez-vous développer ce point ?

AB : Savez-vous pourquoi l'anglais dit *you* à la reine d'Angleterre comme à son cocker ? Parce que les langues ne sont pas toutes positionnées de la même façon dans le Réel, et c'est pourquoi elles diffèrent. Qu'est-ce qui se passe si je dis *you* à la reine d'Angleterre ou à son cocker ? Je suis *en situation*. Je vois bien que je suis en face de la reine d'Angleterre ; je la distingue aisément de son cocker. Autrement dit, les sens font le travail de la langue : je vois, j'éprouve, je suis en situation, je touche. L'anglais présuppose que l'on est en situation réelle. Allons plus loin. Si je dis *you* à 4 garçons

dans le vent ou à 70 000 personnes sur l'île de Wight, quelle est la forme de l'interlocuteur que cela présuppose ? Je vous pose la question : quel est l'interlocuteur dont on n'a pas besoin de savoir s'il est un homme ou une femme, s'il est un ou nombreux, s'il est proche ou intime, ou indifférent ? Réponse : le client. La langue anglaise présuppose l'interlocuteur idéal comme un client ; avec un échange par conséquent rapide, immédiat, d'ordre commercial. Sur ce point, je ne fais, après cette analyse morphologique, que rejoindre un professeur d'anglais nommé Mallarmé (la langue n'a trait aux choses « *que commercialement* ») et un autre professeur apprécié des anglophones, Derrida.

La langue française, en revanche, recompose intégralement le monde pour son interlocuteur. Il n'aura pas besoin de ses sens pour percevoir le monde avec davantage d'acuité. Oui, *d'avantage* d'acuité, parce que c'est un projet différent. Pourquoi davantage d'acuité ? Bien si vous lisez la résolution 152 de l'ONU, sur le chemin de Damas où l'on trouve des chars, la version anglaise dit : « *occupied territories* ». Tout diplomate aura grand bénéfice à recourir à la version française, qui l'autorise à retirer ses chars « *de territoires occupés* » ou « *des territoires occupés* ». Il y a une mise au point focale de la langue française, qui est d'une précision inégalée.

La « fontaine latine »

AS : Dans votre livre, vous accusez les hommes politiques, par lâcheté ou ignorance, d'avoir tout fait pour couper notre langue de ses racines. Je vous cite : « Un ministre de l'Éducation Nationale qui obture la fontaine latine, c'est un illettré militant ». Pourquoi est-il si important de continuer à enseigner une langue morte ?

AB : Il y a deux questions. Je réponds à la première, la question politique. Je crois qu'il faut traiter la politique comme l'art. On ne demande pas, *il ne faut pas* demander les intentions des uns, ni des autres, des politiques, ni des artistes. Mais déduire des formes, le sens que produisent les formes. C'est cela qui s'objective. À déduire le sens des décisions, des financements qui caractérisent la politique française depuis 40 ans, l'on déduit ceci : les politiques, en effet, portent une écrasante responsabilité dans une direction qui est parfaitement homogène, qui est d'en finir avec la langue et donc la civilisation française – quelles qu'en soient leurs déclarations. Les faits sont là, de Giscard aux socialistes aujourd'hui, c'est-à-dire jusqu'à la reddition que constitue la loi Fioraso qui donne l'université aux maîtres anglophones : et prochainement, on aura l'anglais du berceau à l'université. Les décisions politiques – à l'homme honnête et avisé, et détaché de tout parti que je suis –, les décisions politiques ne se comprennent que dans leur logique, qui est de se soumettre à l'hégémonisme anglo-saxon (je peux m'expliquer là-dessus ; il n'y a pas du tout d'explication paranoïaque ; ce sont des faits), et convergeant, de leur côté, dans une grande logique, à ce que j'appelle par exemple *Yourope*, et avec des systèmes de vérification. Et donc, il y a là un changement, pas de langue bien sûr, mais d'espace politique, d'espace social, de représentation et par conséquent, par une autre arche, un changement de réel.

Les responsabilités sont écrasantes de la part des hommes politiques. Si vous voulez, nous ne parlons pas librement. Nous croyons être libres en parlant la langue ou une autre langue, et nous le sommes sur un autre plan que celui que nous croyons : nous sommes parlés. Rimbaud dit : « *on me parle* ». On peut interpréter au sens que je dis : « *on me parle* » au sens : *nous sommes parlés* ; c'est-à-dire que c'est à l'intérieur de

grandes formes comme les révolutions médiologiques, ou les décisions politiques que s'exerce notre liberté. Ainsi, par exemple, à l'intérieur de la révolution médiologique que sont les nouvelles technologies (que je date de 1991), notre liberté n'est plus la même, c'est-à-dire qu'elle est dans la précipitation, l'apocope, le rythme iambique (sur deux), on ne dit plus *anniversaire*, c'est trop long, mais *anni* ; on ne dit plus je dois faire aujourd'hui une *lettre de recommandation*, mais une *lettre de reco*, etc. Et mille autres applications de la révolution médiologique.

Mais je vais parler des responsabilités politiques. Ainsi, Jospin, en 93, porte-t-il une gigantesque responsabilité dans le fait qu'il a éteint la fontaine latine. C'était l'autre question. Vous avez parlé de langue morte. Pourquoi faut-il apprendre une langue morte. Peut-être utilisez-vous comme moi le mot *lavabo*, tous les matins, pour se brosser les dents : dans un lavabo qui est de 1535. Ou bien passez-vous un *examen*, un mot qui est de 1320. Quand Freud invente ce que vous savez, il parle de *libido*. Lacan a inventé, également, *cunnilingus*, dans les années 70. Barthes, en 1980, parle du *punctum*, etc. Une seule raison. Elle n'a jamais été dite, je ne l'ai pas entendue dans les débats cette année, c'est incroyable. Une seule raison pour laquelle il faut apprendre le latin à tous les écoliers de la République : c'est l'avenir. Bien sûr, il faut savoir d'où nous venons. C'est sûr qu'il est important de savoir ce que nous disons lorsque nous parlons d'un *imbécile* – et que l'imbécile sera justement celui qui ne sait pas qu'il est en train de dire *imbaculus*. Bien sûr que nous avons intérêt à savoir que *marché* n'est pas *marketing*, et que *vertu* a une origine. Ça c'est pour notre actualité, savoir ce que nous disons. Mais l'important, pour la langue, c'est l'avenir. Depuis toujours, depuis 2000 ans, à travers 2000 ans, ceux qui nous ont transmis la langue, en l'inventant, l'ont renouvelée principalement par les racines latines et grecques. Constamment. Par conséquent ce n'est pas une langue morte, c'est une langue non seulement vivante, mais qui a toujours été l'alimentation, la semence, la création même de mots français. Désormais, la fontaine latine est tarie.

Les conséquences sont considérables. Elles n'ont pas été mesurées par ces illettrés. Je les appelle *illettrés* précisément pour cette raison, mais je pense, bien sûr, *analphabètes*. D'ailleurs, après Jospin, on en a remis une couche avec Bécassine, récemment, et cela ne pourra que devenir de plus en plus grave. Quelles sont les conséquences ? La première conséquence, c'est bien sûr que le tarissement de la langue empêche l'invention de la langue en langue française, c'est-à-dire, dans une *oreille* – dans ce que Rémy de Gourmont appelait en 1905, dans un livre magnifique (*Esthétique de la langue française*), « *l'oreille collective* ». À partir du moment où il y a changement d'oreille, il y a perte de langue. L'anglais, très belle langue, que je respecte, admire, comprends, est une langue beaucoup plus chaude, plus rapide, plus efficace. Et la langue française connaît un réchauffement sémantique. Elle tente, par cela, de ressembler à la langue du maître. C'est la raison pour laquelle on préfère *booster* à... d'ailleurs, on ne sait plus quoi... à *propulser*, *dynamiser* – mais *propulser*, c'est l'oreille latine, et *dynamiser*, c'est l'oreille grecque, précisément, qui sont tarées. Et le changement d'oreille applique par une arche, la soumission à un maître imaginaire, mais aussi, par une logique libérale, politique, à une arche réelle. La fabrique du mot est tarie. On en a perdu l'oreille, pour cette cause, mais pas seulement, et par conséquent l'on ne peut plus inventer en langue *françoise*, comme on l'a fait lorsque l'excellent inventeur de l'aviation appelle Apollinaire et lui dit : « *Je viens de faire une chauve-souris* » ; et Apollinaire lui dit : « *Avis en latin : avion* ». Désormais on dira *plane*... mais avec des conséquences réelles insoupçonnées.

GC : *Sur ce plan-là, vous ne rejetez pas totalement les emprunts du français à l'anglais. Vous établissez justement un critère pour leur acceptation : « être dans l'oreille ». Qu'entendez-vous exactement par là ?*

AB : C'est l'oreille latine et grecque. Il s'est produit, entre les deux civilisations française et anglaise, voisines de toute éternité, ce que l'on peut appeler un tennis. Le mot *tennis* vient du mot français *tenez*. Je lui renvoie la balle, il nous la retourne. Nous lui envoyons *compter fleurette*, il nous renvoie *flirter*. Désormais, le tennis est terminé. Nous remplaçons uniquement les mots anglo-saxons en fond de court. Nous ne les renvoyons plus. Il est mortel de ne pas jouer.

La « *vidimus* »

AS : *Vous employez le terme de « vidimus » comme l'une des principales caractéristiques de notre langue, dont l'abandon aurait des conséquences désastreuses. Est-ce que vous pourriez clarifier ce terme ?*

AB : C'est la principale caractéristique, c'est la singularité absolue de langue française parmi les 2000 autres que j'ignore – mais parmi lesquelles il est fort peu probable que ce que j'appelle le *vidimus* ait un équivalent. La langue française est une langue qui a souci de sa précision, comme on sait. Quelle est la seule langue qui ne prononce pas tout ce qu'elle dit ? Plus exactement (parce que l'on pourrait dire que dans *known* l'anglais ne prononce pas le *kn*), quelle est la seule dans laquelle ce qui n'est pas prononcé présente une valeur sémantique ? « *Ils entrent* » m'oblige à faire entendre l'écrit. Mais encore, à l'écrit, je peux aller vérifier *ent* : je n'ai plus aucun doute sur le fait que les jeunes filles sont parties (*i-e-s*) et de qui il s'agit. Donc je dois préciser pour mon interlocuteur, ce qui est une anthropologie : parce que le souci laborieux que j'en ai implique une haute idée de mon interlocuteur. D'autre part, le souci que j'en ai me permet, par un outil unique, de mettre au point ma pensée, c'est-à-dire de savoir ce que je suis en train de dire. La langue française est accompagnée par conséquent par sa grammaire. C'est la grammaire qui pense. Et la grammaire forme une sorte de sous-titrage permanent. Aucune autre langue au monde n'a ce souci. Je l'appelle le *vidimus* (il n'a pas été nommé par les linguistes), d'un terme de droit ancien qui suggère la vérification : en langue française l'écrit (le regard) accompagne et vérifie l'oral, la dimension sonore. Je l'appelle le *vidimus* pour le plaisir d'un concept latin tardif. Il est très frappant de voir que le *vidimus*, en même temps que l'invasion anglo-saxonne, et la collaboration qu'elle entraîne, disparaît. C'est une des façons que la langue française présente en se suicidant – mot inventé par l'Abbé Prévost en 1780 : *suicide*, sur le latin –, pour ressembler au maître. Non seulement elle se réchauffe, mais en plus elle doit perdre le fait que tout ne se prononce pas. C'est une grande difficulté. Il est facile de dire *they come*. Il est difficile de dire *ils arrivent* : je vais vous apprendre un deuxième registre qui est le *vidimus*, et qui ne se prononce pas ! Par conséquent, le *vidimus* est absolument articulé à l'ère de Gutenberg. Et comme nous en sortons, nous le quittons. Et le quitter, c'est perdre son bien le plus précieux, qui est celui de la Littérature. C'est pour cette raison que la Littérature, en langue française, atteint à une qualité qui est sans égale – du moins je m'appuie sur des auteurs étrangers pour le dire, sur Ionesco, sur Kundera, sur François Cheng, qui tous ont salué dans la langue française un outil irremplaçable. La perte du *vidimus* est en cours. Elle est en cours depuis l'arrivée des nouvelles technologies. Aucune autre langue que la langue française n'est percutée autant qu'elle

par la perte de son trésor, le *vidimus*. Il est prévisible, par conséquent, que le *vidimus*, conjugué à la soumission imaginaire à l'anglo-saxon, produisent leurs effets. Les langues évoluent, comme disent ceux qui n'y connaissent rien, par les fautes du plus grand nombre. C'est à l'écoute des fautes du plus grand nombre que je médite. Et il suffit de les conjuguer (*vidimus* + angolais), pour voir que cela existe déjà : cela s'appelle le *chiac*. C'est le *broken french* qui a lieu dans l'île du Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard, qui horripile les québécois. Qui n'est pas sans charme, toutes les langues sont belles, mais qui constitue la phase finale du français. Pourquoi ? Parce que le *chiac* ne se fixe pas, ne se transmet pas, ne reçoit plus et ne transmet pas. Dans une génération, le *chiac* parlera anglais. Cela s'est déjà produit. Le *pow pow french*, à l'intérieur des terres américaines, le cajun ont disparu. Et nous allons dans cette direction par la conjugaison de la perte du *vidimus*, institutionnalisée par Bécassine, et de l'angolais développé à grands frais par les politiques. Par conséquent, il est prévisible (je ne dis pas probable : je dis *prévisible*) que la disparition de la langue de Molière, avec son *vidimus*, survienne en 3 générations – 4 si vous voulez, mais plutôt 3. Attention, la première étant à l'œuvre !

La langue française : une vision du monde

GC : Vous écrivez que c'est par le symbolique que l'on accède au réel, idée que vous aviez déjà exprimée dans *Le ciel et la carte* (*Le Seuil*, 2010). Cela passe-t-il par la langue ? Changer de langue, est-ce que c'est changer de vision du réel ? La langue française induit-elle un mode de pensée spécifique ?

AB : Voilà une très belle problématique. Il est à penser qu'il n'y a personne dans ce champ. Pas un philosophe, parce que ce n'est pas que de la philosophie, pas un linguiste, pour la même raison, ne sont postés à ce point de la question que vous posez. Or, dans l'articulation lacanienne de l'imaginaire au réel, se trouvent deux arches qui sont à penser ensemble. La réponse est claire. La relation paradigmatique que je déduisais de la morphologie de l'anglais, par l'espace libéral, le réel même en donne la vérification. Le projet de langue française, au contraire (j'entends *projet* au sens de la psychanalyse, c'est-à-dire qu'il nous échappe et que nous le construisons toutefois sans cesse, et qu'il n'est pas là pour réussir toujours), le projet de langue française implique – et l'on peut aisément, objectivement le déduire de sa morphologie –, une représentation, une anthropologie de la personne de sens *humaniste*. La personne est proche ; équivalente en droit ; peut m'interrompre ; raffinée, parce que je lui ai fourni une élaboration savante, une matière agréable, bref une anthropologie, qui échoue. Et il est clair, il est patent que nous changeons, non pas de langue, mais avec le changement de langue sur 3 générations, d'espace politique. C'est-à-dire que s'accomplit l'espace idéal du libéralisme qui accompagne mécaniquement les exploits de l'anglais. Et que tel est le choix inconscient de nos politiques, de la *Yurope*. C'est un fait qui se réalise, qui s'entend, c'est-à-dire que la langue est le lieu où cela s'entend. L'arche réelle, ce sont d'abord les lois. Ce sont aussi, bien sûr, visiblement, nos rues qui, disait Michel Serres, sont davantage en anglais aujourd'hui qu'elles ne furent en allemand pendant l'occupation. Mais ce sont nos lois. Ainsi, par exemple, on attend les langues au tournant de la relation homme-femme. La relation homme-femme est singulière en langue française. Elle est la seule langue qui, dans ses participes, conçoit une coprésence ontologique entre l'homme et la femme. Précisément, le neutre qui se développe, l'absence de déclinaison des pronoms personnels, sur *France Culture* aussi bien que dans le métro (*lequel* à la place de *laquelle*, *desquels*), la fin de la déclinaison des participes qui

caractérise la relation homme-femme, va directement vers le neutre anglo-saxon, le recherche et l'imite. Cela n'ira pas sans s'accomplir par l'arche réelle que représentent les lois, par exemple du « *sexual harassment* », qui n'ont rien à voir avec la coprésence ontologique de la langue française. Et bien entendu, dans l'espace libéral, la langue française sera adaptée par le chiac. Il faut dire que nous sommes sur 3 générations, prévisiblement, pas 4, par la loi des forces, des défauts du plus grand nombre et de la force politique. Parce qu'elles sont alignées : les politiques, *tous* les politiques, les médias et la société sont d'accord, vont par là. Je ne dis pas qu'il faut parler la langue puriste, je dis : voilà où vous allez. Et ils y vont à fond. En 2100, il fera la température de Tanger à Bordeaux et on parlera chiac.

Que faire ?

GC : Dante a mis en enfer un écrivain coupable d'impiété envers sa langue maternelle. Sans doute le crime est-il plus grand pour un écrivain, mais ne l'est-il pas aussi pour tous ceux dont la langue est l'instrument d'expression, donc de pensée : les hommes politiques, les journalistes, les chanteurs, etc. ?

AB : Cet écrivain que Dante place en enfer, c'est justement ce Brunet Latin (Brunetto Latini) auteur du *Livres dou trésor*, qui utilisait le français « *por sou que la parleuse est plus delitable et plus commune à toutes gens* » ! Je veux bien que Giscard, Jospin, Allègre, Sarkozy, Fioraso, Bécassine, tant d'autres ignorants militants de la langue française rôtiennent dans l'enfer du libéralisme qu'ils ont contribué à installer. Mais non seulement nous ne sommes plus à l'époque de la justice transcendante, mais encore remarquons deux nouveautés en langue française : tout le monde fait des fautes à l'ère virtuelle (et non plus seulement une classe sociale ou une classe d'âge) et personne n'a plus peur de l'enfer...

Oui à votre question du crime symbolique, parce qu'il y a une grande mutation civilisationnelle. Il faut dire ce grand mot, parce que la langue est en maintes relations avec la production anthropologique, c'est-à-dire avec l'idée de soi, mais aussi avec un type d'association qui fait qu'il n'est pas hasardeux que l'allemand comprenne la mécanique, que l'extraordinaire puissance allemande soit imbattable sur le plan de la mécanique ; et que, de même, la langue française ait produit des paradigmes tels que le cartésianisme, le Cadre noir de Saumur, la mode, le vin, modalités toutes réglées par une idée de « l'élégance ». Ce changement-là est le plus éminent. Il est d'une responsabilité considérable. La langue est le travail de mille ans, dont justement nous étions les héritiers, et qu'il s'agissait de transmettre, mais aussi d'illustrer. Aussi, est-ce dans tous les domaines, en effet, que ce cercle de l'enfer se fait entendre.

AS : Autant dire qu'on ne sort pas indemne de la lecture de votre livre. Même l'Observatoire de la langue française s'est auto-dissous... Est-ce à dire que notre langue est perdue ? Que faudrait-il faire pour inverser la tendance : au plan politique, de l'éducation et de l'apprentissage de la langue, et au plan individuel ? Comment s'y prendre ?

AB : Est-ce que vous dites *email* ou *courriel* ? Il faut commencer par soi-même. Et se désintoxiquer soi-même. Ça ne veut pas dire que les langues étrangères, du tout, sont des produits toxiques, attention ! Je les aime et les respecte, et les apprends. Ça veut dire qu'il ne faut pas les substituer à sa propre langue, et au contraire, les accepter mais les

usiner sur place. Donc, pour ma part, à titre absolument individuel, je m'efforce de faire entendre la langue *française*, telle que je l'ai reçue, que je la chéris, que je me plais à la faire entendre et que l'on ne l'entend plus. C'est un travail strictement individuel, totalement désillusionné, qui n'empêche pas d'être joyeux, mais absolument désespéré étant donné l'alignement, au sens astrophysique, que je disais tout à l'heure : les médias, les politiques et la société. Donc, si je pense qu'il n'y a rien à faire, je n'en crois pas moins utile, non seulement de jeter un livre plus ou moins en orbite, mais encore de pointer qu'il serait (parce qu'on ne peut reculer en bon ordre) utile de défendre le vidimus : parce que je chéris ce trésor, en tant qu'il est un outil intellectuel hors pair pour nos enfants, ou nos avenirs. Et je me contente, encore que ce soit un grand travail personnel, constant, de me régénérer dans l'oreille française, c'est-à-dire d'actualiser (c'est la fonction de la lecture) en moi, en particulier, les grands poètes. Et je les substitue à la collaboration ambiante.

AS / GS : Merci beaucoup.